

Cours biblique : Le livre de la Genèse - Les Patriarches (3^e cours)

Gn 18-19 : Abraham, l'ami de Dieu

Introduction

Les chapitres 18 et 19 sont plus unifiés que les récits précédents. Ils constituent une unique histoire. Ils se rattachent très directement au chapitre 17 : ayant été renouvelé dans l'Alliance, Abraham voit le commencement de la réalisation de la double promesse que Dieu lui a faite, celle d'une descendance, et celle d'une bénédiction pour les nations.

1. L'hospitalité d'Abraham (Gn 18)

1.1. Abraham et les visiteurs

Les trois hommes

- Le récit de l'hospitalité d'Abraham est sans équivalent dans la Bible. Il y règne un climat de familiarité entre l'homme et Dieu que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. C'est le point d'aboutissement d'un itinéraire de foi sur lequel Abraham s'est pleinement engagé. Il a montré son obéissance envers Dieu, et a su surmonter les tentations de peur qui l'avaient conduit à prendre des décisions hasardeuses. Il est pour Dieu un « ami » (Is 41,8). Seul Moïse, à qui Dieu parlait « comme à un ami » (Ex 33,11), jouira d'une telle proximité avec Dieu.

- « *Yhwh lui apparut* », comme au chapitre précédent (17,1), mais cette fois-ci, le narrateur plante le décor de façon précise et pittoresque, indiquant de cette manière que l'on entre dans le temps de la réalisation. Il n'est plus question d'un projet encore lointain, mais d'une histoire à hauteur d'homme. La rencontre entre Dieu et Abraham a lieu « *au chêne de Mambré, tandis qu'il était assis à l'entrée de la tente, au plus chaud du jour* » (18,1).

Or, quand il lève les yeux, il n'assiste à aucune théophanie, mais voit trois hommes (18,1). Dans la Bible, jamais Dieu n'apparaît de façon directe. Celui qui est et demeure le Dieu invisible apparaît à travers des envoyés, hommes ou anges. Ici, le narrateur joue sur la confusion des personnages. Les trois hommes qui se présentent semblent être insaisissables : plus loin, sans transition, on passe du pluriel au singulier (18,3.10). Puis les « hommes » (18,22), en partant vers Sodome, se distingueront du « Seigneur ». On apprendra qu'il s'agit de « deux anges » (*mal'akh*, 19,1), qui, devant les habitants de Sodome, apparaîtront comme des « hommes » (19,5).

L'hospitalité

- Abraham accueille donc ses hôtes avec simplicité. Mais aussi avec un empressement rempli de respect, qui permet à Dieu, son Seigneur (18,3) de se révéler à lui.

Dans le déroulement de l'histoire d'Abraham, l'**hospitalité**, joue un rôle central. Elle est opposée à la **convoitise**. On notera que cette scène évoque celle du jardin d'Eden : elle aussi se déroule sous un arbre (18,4). Il y était également question de « prendre », « donner » et « manger » la nourriture (3,6). Mais tandis qu'Adam et Eve, en prenant pour eux-mêmes une nourriture qui ne leur appartenait pas, ont été perdus par leur convoitise, Abraham, lui, prend ce qu'il possède et l'offre à ses hôtes.

Abraham montre un empressement peu commun auprès d'eux. Il y a loin entre le simple morceau de pain qu'il leur propose d'abord, et le « *veau tendre et bon* » qu'il leur sert finalement, accompagné de galettes, de caillé et de lait (18,6-8). Il confirme ses dispositions, apparues au moment du partage de la terre avec Lot : tandis que son neveu voulait s'approprier sa part en se servant le premier, lui a voulu accueillir ce que Dieu allait lui donner. Et tandis que Lot avait choisi pour lui la part la meilleure, lui offre la meilleure part à ceux qu'il accueille. Nous le verrons un peu plus loin avec l'histoire de Sodome :

l'hospitalité conduit à la vie, et la convoitise, que traduit le refus de l'hospitalité, à la destruction et à la mort.

- André Wénin souligne une autre signification possible de ce repas. Une **conclusion d'alliance**, dans l'Orient ancien se termine par un repas (Gn 26,30 ; 31,54 ; cf. Ex 24,11). Il semble, dans le développement narratif du récit, qu'aussitôt après la conclusion de l'alliance au chapitre précédent (Gn 17), Abraham ait d'emblée reconnu à travers ses visiteurs Celui avec lequel il a conclu cette alliance, Dieu lui-même.

1.2. Le rire de Sarah

- Une fois que les devoirs de l'hospitalité ont été honorés, Abraham est pleinement disponible pour entendre l'annonce que ses visiteurs voulaient lui faire : « *l'an prochain, ta femme aura un fils* » (18,10). Il va voir, enfin, le **début de la réalisation de la promesse** que Dieu lui a faite quand il était encore à Haran (12,2). Elle avait été renouvelée lors de son installation en Canaan (13,16). Voyant qu'elle tardait à se réaliser, il avait interrogé le Seigneur, qui lui avait confirmé que son héritier serait bien « *issu de son sang* » (15,4). L'épisode malheureux qui avait conduit à la naissance d'Ismaël (16,2s.) lui avait permis de comprendre que **la promesse concernait aussi Sarah**, et non lui seul. Dans une alliance bilatérale, chaque partenaire compte : Dieu lui a donné de la place (Gn 17), aussi doit-il apprendre à son tour à en donner à Sarah. Dieu lui a signifié, quand il renouvelait l'alliance, que la promesse d'une descendance concernait nommément Sarah, son épouse : « *ta femme Sarah te donnera un fils* » (17,19) ; or, on réalise qu'il ne lui en a rien dit. N'est-elle pourtant pas une « princesse », et non plus Saraï, celle qui appartenait à « mes princes » (cf. 17,15) ?

- Avant de partir, les visiteurs réitèrent la promesse d'une descendance. Sarah est encore absente. Mais elle n'est pas très éloignée, séparée seulement par l'épaisseur d'une toile de tente, d'où elle a tout entendu. Alors elle rit, comme Abraham avait ri en entendant cette même promesse. Pour elle aussi, cela est inouï, trop grand, mais Dieu lui-même a confirmé l'annonce, en ajoutant : « *Y a-t-il rien de trop merveilleux pour Dieu ?* » (18,14). Dieu réalise ce qu'il a promis, et **manifeste sa fidélité** en donnant la fécondité là où à vue humaine, le seul horizon était la stérilité. C'est le premier fruit et la réalisation de l'Alliance.

- Elle rit, mais face à son mari, elle dément : « *"Je n'ai pas ri", dit-elle, car elle avait peur, mais il répliqua : "Si, tu as ri"* » (18,15). Pourquoi ce mensonge – qui, du reste, conduit le lecteur à rire lui aussi ? Elle n'avait pourtant pas à avoir honte de sa réaction. Comme une petite fille prise à défaut et tentant en vain de se défendre, Sarah nous montre **la fragilité de la condition de l'homme** face au mystère de la vie, elle qui a dû souffrir si longtemps de sa stérilité. Elle nie d'avoir ri, parce qu'elle a peur, comme le souligne le narrateur, peur que son rire ne gâche l'espoir en train de renaître. Mais avec l'annonce de la naissance d'un fils, la malédiction qui pèse sur Eve est vaincue.

Pas plus que le rire d'Abraham, son rire, qu'évoquera le nom d'Isaac, n'exprime l'incrédulité, mais plutôt **le passage de la tristesse à la joie**. L'année suivant la visite au chêne de Mambré, elle enfante Isaac, « *au temps que Dieu avait marqué* » (21,2). « *Au fils qui lui naquit, enfanté par Sarah, Abraham donna le nom d'Isaac (...). Et Sarah dit : "Dieu m'a donné de quoi rire, tous ceux qui l'apprendront me souriront"* » (21,3.6).

2. Le péché de Sodome (Gn 19)

La promesse que Dieu a faite à Abraham (Gn 12,2-3) comporte deux volets : une descendance, qui sera une bénédiction, et la communication de **la bénédiction pour les nations de la terre**. Le Seigneur ayant obtenu que le patriarche et sa femme consentent à son projet, peut le mener plus loin. Il le conduit face à la ville de Sodome, ouvrant ainsi le deuxième volet de la promesse : « *par lui se béniront toutes les nations de la terre* » (18,18 ; cf. 12,3). L'horizon du récit, qui s'était jusqu'ici concentré sur le cadre familial, s'élargit.

Cet épisode, qui se déroule face à Sodome, puis dans la ville, met en vis-à-vis Abraham et Lot, comme au chapitre 13. En arrière fond, on retrouve l'opposition entre convoitise et accueil de la promesse.

2.1. L'intercession d'Abraham

- Le lecteur est informé (avant Abraham !) de l'intention de Dieu (Gn 18,17s.) : **associer Abraham à son dessein** d'offrir la bénédiction à « *toutes les nations de la terre (...)* dans la justice et le droit »

(18,18.19). Il va donc l'entraîner dans un dialogue, où le patriarche pourra montrer sa justice. Ne lui avait-il pas demandé de « *marcher avec lui* » (17,1) ?

Il lui révèle donc son projet de visiter Sodome et Gomorrhe, parce que « *leur péché est bien grave* » (18,20). D'emblée, quand Lot s'y était établi, il était connu que « *les gens de Sodome étaient de grands scélérats et pécheurs contre Yhwh* » (13,13). Alors, comment Abraham va-t-il transmettre la bénédiction à des villes qui se rendent incapables de la recevoir ?

- Abraham s'engage dans ce dialogue. Il le fait avec prudence (il part du plus évident : 50 justes) et audace (il pousse la négociation à 10 justes). Cette **humilité** et cette **hardiesse** traduisent sa confiance envers Dieu dont il se sait aimé.

Il n'ignore pas que le péché appelle la punition, et il distingue bien le juste du pécheur, admettant que les uns et les autres ne puissent être traités pareillement. Mais il tourne habilement l'argument de la justice. Si Dieu, « *le juge de toute la terre, rendra justice* » (18,25), il ne peut condamner les justes à cause des coupables : ce serait plus injuste de que d'épargner ceux-ci. Il plaide donc qu'il vaut mieux sauver la ville en épargnant les pécheurs, que de la détruire en perdant des justes. Ainsi, il n'intercède pas seulement en faveur des justes de Sodome, mais en faveur de tous ses habitants. Et Dieu lui donne raison : « *même s'il n'y a que dix justes, je ne détruirai pas la ville* » (18,32).

- Abraham a-t-il fait changer le Seigneur ? C'est plutôt le Seigneur qui l'a transformé. C'est le Seigneur qui a suscité cet étonnant dialogue. Il a obtenu de lui l'attitude juste qu'il voulait, où la justice, sans oublier la réalité de la rétribution, s'identifie à la miséricorde. **Abraham a fait sienne l'intention divine** d'offrir la bénédiction à toutes les nations de la terre. Ce projet salutaire était bien celui de Dieu, mais il en a été pleinement l'instrument actif.

2.2. La destruction de Sodome

- Avec le récit suivant, il n'est plus question d'Abraham, mais de son neveu Lot. Et ce n'est plus le Seigneur qui intervient, mais les « deux hommes » qui le précédaient, et qui se révéleront être des anges (19,1, cf. 18,22). On se souvient de la fluidité des personnages dans la narration ; à travers eux, **c'est bien le Seigneur** qui est présent.

Par ailleurs, on n'est plus en vue plongeante sur Sodome, mais on entre dans la ville : **le Seigneur vient voir** si ses habitants ont fait le mal « *dont la clameur est montée jusqu'à lui* » (18,21).

- Le premier mouvement de Lot, quand il voit arriver les visiteurs, rappelle celui d'Abraham. Il exerce l'hospitalité, bien que de façon plus modeste. Mais il est isolé parmi les habitants de Sodome qui ne tardent pas à vouloir abuser des visiteurs. Guidés par leurs instincts bestiaux, ils tentent de s'en emparer. Leur culpabilité est double : d'abord **l'absence d'hospitalité**, ensuite des **pratiques contre nature** (que la Bible condamne avec la plus grande véhémence, Lv 18,22). Tous sont concernés par cette culpabilité, « *tout le peuple sans exception* » (19,4).

Lot fait tout ce qu'il peut pour protéger ses deux visiteurs, allant jusqu'à proposer ses filles en échange. Cette proposition extrêmement choquante s'explique par le fait que dans le monde biblique, le **devoir de l'hospitalité** avait plus de prix que tout, jusqu'à l'honneur de jeunes femmes. Lot ayant échoué, les deux hommes (c'est-à-dire le Seigneur) se chargent eux-mêmes de leur propre défense en rendant la foule incapable de trouver la porte de la maison.

- La ville sera finalement détruite. Une nouvelle fois, est soulevée **la question du salut**. Une promesse de salut a été faite, pour « *dix justes* » qui résideraient dans Sodome (18,32), mais il y en a moins de dix, et ceux-ci vont quitter la ville. Lot, averti par les deux hommes, peut en effet échapper à la destruction avec sa femme et ses deux filles. C'est par la parole des anges que la famille de Lot va être sauvée. Ceux qui écoutent la parole et qui y obéissent trouveront la vie, ceux qui refusent de l'écouter, comme ses futurs gendres (19,14), périront sur place.

Ce récit illustre une nouvelle fois l'opposition entre la convoitise, qui était une marque de la famille de Terah, dont Lot n'est pas vraiment sorti, et **l'obéissance à la parole de Dieu** qui avait demandé à Abraham de « *quitter* » ce qu'il possédait (Gn 12,1). La femme de Lot se retourne en arrière, vers la ville, au lieu d'aller devant elle. Elle est aussitôt transformée en colonne de sel (19,26), figure de stérilité et de mort.

- L'histoire de Lot se termine lamentablement, dans une double impasse : au fond d'une grotte, alors qu'Abraham se voit promettre une terre immense ; et par un double inceste, là où Abraham s'apprête à voir la naissance de son fils.

Conclusion

Par sa foi, Abraham a ouvert un chemin de bénédiction, qu'Israël et toutes les nations ont été appelées à emprunter. Sa foi n'est en rien une soumission aveugle, ou une conviction purement intellectuelle. Elle est une amitié avec Dieu, qui ouvre à la vie, et au salut.



Les trois visiteurs d'Abraham au chêne de Mambré,
Chapiteau du cloître de San-Pere de Rodes, nord de la Catalogne,
4^e quart du XII^e s, Musée de Cluny

« Observez ici la vertu du juste. Il était assis devant sa tente. Il pratiquait tellement l'hospitalité qu'il ne laissait à aucun de ses inférieurs le soin de recevoir les étrangers. Ce vieillard qui avait trois cent dix-huit domestiques, qui était accablé par l'âge, puisqu'il était parvenu à cent ans, était assis devant sa porte pour attendre des hôtes. Il y mettait toute son attention, sans trouver d'obstacle dans sa vieillesse ni dans le soin de son repos ; il ne se tenait point couché à l'intérieur, mais assis à la porte. Bien d'autres, loin d'avoir un pareil soin, cherchent au contraire à fuir la vue et l'approche des étrangers, de peur d'être forcés de les recevoir malgré eux. Tel n'était pas le juste qui restait assis à sa porte à midi. Car son hospitalité et sa vertu sont d'autant plus admirables qu'il se tenait ainsi à midi. C'était avec raison ; il savait, en effet, que ceux qui sont forcés de voyager ont, surtout à cette heure, besoin de secours ; aussi, choisissait-il cet instant de la journée et guettait-il les passants, mettant son repos à soulager la fatigue des voyageurs ».

SAINTE JEAN CHRYSOSTOME, *Commentaire sur la Genèse*, homélie 41
Edition abrégée par Jacques de Penthos, Artège, Perpignan, 2013, pp. 231-232